



YANNICK MALIRO,
Écrivain congolais

Éditorial

Cette guerre, elle n'aurait pas dû avoir lieu

"La guerre de Troie n'aura pas lieu". Plus qu'un souhait, ces paroles mises dans la bouche d'Andromaque par Jean Giraudoux en 1935 sont un refus de la guerre. Le contexte en effet est celui de la montée du Parti Nazi et du fascisme. La tension était donc là, prête à embraser toute l'Europe. Tout était en ébullition. Au cœur d'une fièvre quasiment au zénith, Jean Giraudoux s'imagina un astuce pour éviter une guerre dont les ingrédients étaient pratiquement prêts et l'imminence prévisible. Cinq ans plus tard, malheureusement, la guerre éclata. Ce monstre qui ébranla le monde fit face.

La guerre, cette guerre-là n'aurait pas eu lieu si les hommes se rappelaient qu'ils sont vraiment humains et qu'ainsi, ils apprenaient à détester ce monstre qui arrache de l'espoir, du bonheur et des êtres les plus chers. Paix éternelle à toutes ces âmes arrachées inopinément de ce monde à cause du sadisme des hommes bas en humanité.

La guerre, il n'y a pas pire qu'elle. Dans celle-ci, tout le monde perd. Nous tous, bourreaux comme victimes, y perdons notre humanité puisqu'en fait, la guerre est une folie qui déshumanise ; elle est "une défaite pour l'humanité" (cfr. Pape François), un véritable échec. En réalité, le fameux "droit de guerre" théorisé, il y a cinq siècles, par Hugo Grotius, est un guet-apens qui, en fait de compte, engouffre l'humanité dans une animalité qui ne dit pas son nom. Le "droit de guerre" est le cadet de tous les droits ; il est le dernier dont il faut jouir.

Ceci dit, qu'en est-il de la situation du Kivu ? Un enfer sur terre, un mouiroir en ciel ouvert, un déni pure et simple de la vie, une négation de l'humanité : c'est le peu qu'on puisse en dire. En effet, cette région de l'Est de la République Démocratique du Congo est devenue, depuis près de trois décennies, le bastion des hommes sans humanité. Des étrangers, avec la complicité des brebis galeuses louvoyant contre leur propre terre, ne font qu'attiser le feu. La guerre y a ainsi élu domicile ; et elle ne fait qu'avancer traînant avec elle perte en vies humaines et biens matériels incalculables, misère et calamité, etc. Les villes de Goma, Beni et Butembo, prises en étau et quasiment asphyxiées, sont réduites en faubourgs où des milliers de déplacés sillonnent les rues à quémander pour nourrir de nombreux enfants malnutris ; ainsi, qu'ils survivent.

C'est de tout ceci qu'il s'agit dans ce numéro de notre revue "J'écris, je crie", le vingt-deuxième. Le cri des milliers d'hommes et femmes obligés de quitter leurs maisons et dépourvus de tout, les espoirs étouffés de nombreux jeunes et enfants et le sang de ces innocents tués criant vengeance sont ici mis à l'unisson. A l'écho de leurs voix, nous nous joignons pour crier: "Assez! Nous avons marre de vos guerres ! Cessez vos guerres! »

Dans ce numéro :

Cette guerre, elle n'aurait pas dû avoir lieu (Editorial)	1
Les droits humains piétinés à outrance au Nord-Kivu	2
L'impact de l'activisme des présumés ADF dans le territoire de Beni	3
Avec les wazalendo, une possible issue ? Entre espoir et perpétuelle desolation	4
La conscience de l'humanité : impératif pour une solidarité nationale et internationale	5
Les journées villes mortes qui tournent mal	6
La nécessité d'une résistance civile	7
Ce sacrifice qui vaut la peine	8
Les déplacés qui ne savent pas à quel saint se vouer	9
La guerre déshumanise	10





Germain SIRIKIVUYA, Scj
écrivain congolais

Les droits humains piétinés à outrance au Nord-Kivu

On ne cessera jamais de le répéter : la personne humaine est sacrée. Il n'y a pas un être plus grand au monde qui dépasse la personne, l'homme. C'est un être qui mérite un respect sans pareil, il est un être incontournable, irréprochable en tout, d'où la nécessité d'une dignité digne de son nom. Le Kivu est depuis des décennies le lieu des théâtres d'opérations militaires ; ses habitants, la paisible population en subit ainsi le sort. Les gens sont tués sauvagement du jour au jour et personne n'ose parler, ni soulever son doigt pour indexer les auteurs de ce sabotage à l'égard de l'humain. La population n'a jamais eu un répit, si ce n'est pas au Nord, Est, Sud, donc c'est à l'ouest où on piétine, on tue, on massacre l'homme. La vie n'est plus une affaire sacrée. Ces bandits assassins, tuer par arme à feu, par couteau, machette, hache, ils le font sans vergogne. Et cela met en cause les droits humains fondamentaux liés inéluctablement à toute personne humaine. À quel saint se vouer dans un contexte où les organisations non-gouvernementales qui devraient défendre la cause noble du peuple, la dignité humaine sont corrompues jusqu'aux dents ? Le Kivu est devenu la région où s'accomplit l'allégation de Thomas Hobbes : l'homme est un loup pour l'homme.

Quoi faire quand on est dans un pays à la gouvernance médiocre, corrompue ?

Il n'y a plus ni enfants, ni femmes, ni hommes, tout le monde passe sous le joug de la mort, tout le monde est un troupeau parqué pour les enfers comme chantait un

psalmiste. Même les restes, les éventuelles personnes qui s'échappent par providence à la mort sont exposées, sans aucune assistance alimentaire, humanitaire, psychologique. Elles ont perdu les leurs, elles vivent dans les hyper-traumatismes. Ma plume, loin d'être une fantaisie, un amusement, elle est un cri d'alarme, un cri d'éveil de conscience lancé aux ayants droit de pallier urgemment à ce problème qui secoue le Kivu. Je crois que tout le monde a droit à la vie, une vie bonne, intense, pleine.

On comprendra qu'il n'y a jamais eu dans un pays du monde où les droits humains sont dissuadés, dissimulés, oubliés comme dans cette région de la RDC. Un pays géant sur plusieurs plans : grandeur géographique, en minerais, en faune et en flore, mais très pauvre sécuritairement, en développement. C'est la plus grande contradiction, le vrai paradoxe qui puisse exister. Les guerres incessantes ont déshabillé le congolais, il se voit aujourd'hui nul. Que les hommes de coeur sympatisent, consolent, aident, secourent ce peuple meurtri jusqu'à la moelle épinière. Malheureusement ceux qui sont sensés parler et dépendre la cause sont muselés par le gouvernement en place. Ma supplication est que le pigeon rare s'élève et prenne aujourd'hui le devant pour défendre les droits humains fondamentaux piétinés à outrance.





Edwige RUHANGA,
journaliste indépendante

L'impact de l'activisme des présumés ADF dans le territoire de Beni

Depuis plusieurs années, la situation sécuritaire va de mal en pis du jour le jour dans l'Est de la RDC. Le territoire de Beni est devenu le théâtre des atrocités qui ne disent pas leur nom. En effet, les civils y sont massacrés, kidnappés, violés ; des maisons y sont incendiées et des capitaux pillés par les rebelles ougandais ADF/NALU. Depuis plus de quinze ans, cette population vit dans une pauvreté et une souffrance innommables. Les habitants sont obligés d'abandonner leurs villages où ils menaient paisiblement leurs activités commerciales et champêtres, pour se réfugier dans les agglomérations urbaines supposées être sécurisées à plusieurs kilomètres de chez eux.

Pour mettre leur vie à l'abri ? Malheureusement, même là, le monstre porteur de la mort ne les épargne pas. En effet, les massacres sont dans les milieux ruraux tout comme urbains. Une fois dans ces agglomérations urbaines, ces réfugiés d'âges confondus vivent dans les salles de classe avec ou sans toitures, dans les sites de déplacés sans eau, sans nourriture, sans habits contre le froid et la poussière et, encore d'autres dans des familles d'accueil qui se débrouillent aussi. Les femmes enceintes grincent les dents à cause de la douleur de faim et celles qui allaitent s'évanouissent les lignes des journées alors que leurs bébés pleurent, aux cris découpés d'essoufflements. Certains sont toujours là aujourd'hui dans ces conditions et les autres meurent chaque jour. Un véritable mouvoir.

Des familles qui étaient autrefois stables dans les finances se retrouvent brusquement dans des conditions très difficiles en terre inconnue, dite de refuge. Là-même, les habitants d'accueil vivent dans la peur quotidienne puisque soumis aussi aux déplacements répétitifs lorsque les terroristes arrivent. Les populations restent concentrées dans les grandes agglomérations dépourvues de tous les nécessaires de leurs champs. Les enfants sont donc exposés aux déviations sociales. Pour du pain à manger dans la journée,

une fille déplacée se livrerait à un jeune homme ou un homme désireux, de tout genre, jeune ou vieux. D'où l'on enregistre plusieurs grossesses dans ces sites de déplacés et sûrement plusieurs cas d'infections (les IST).

Ces familles qui fuient leurs villages voient s'éteindre tous leurs rêves, leurs projets : une vie vraiment cauchemardesque. Elles ont du mal à trouver les nécessaires pour survivre. Cette situation plonge cette région de Beni dans une famine sans nom, une famine sauvage. Même s'il fallait mourir, mais dans cette région les gens meurent doublement.

Les hommes et les femmes, les garçons et les filles, les parents et les enfants tous partagent les mêmes salles de classe qu'ils trouvent ou les abris construits par les bienfaiteurs dans les sites de déplacés. *Une promiscuité sans pareil.* Les parents n'ont plus droit à leur intimité et les adolescentes n'ont pas droit aux caprices de leur âge pour protéger leur corps tant adoré et nouveau des regards du monde. Et les cas de viols déchirent certaines familles dans ces salles exposées. En ce niveau il n'y a pas non seulement de toits ni de nourriture ni vêtements, mais aussi et surtout il n'y a pas *d'éducation. Il n'y a pas de vie.*

Les enfants en âge de scolarité ne peuvent pas étudier qu'ils soient réfugiés ou habitants de l'agglomération puisque toutes les écoles sont inondées des réfugiés sous les yeux impuissants de l'Etat. Et puisque les zones urbaines ne sont pas alimentées par les zones rurales, la vie reste toujours rare, introuvable et inexistante pour les déplacés de guerres et les familles d'accueil. Ces agglomérations de refuge sont asphyxiées par les terroristes ADF qui sont dans tous les villages proches.

Comme l'armée se bat pour le retour de la sécurité, le gouvernement devrait voir comment intervenir dans la prise en charge de ces réfugiés dans les sites en les agrandissant et en les construisant tant mieux soit peu pour éviter la promiscuité, intervenir avec les aides alimentaires, les vêtements, doter de ces sites de centres médicaux même des centres ambulants. Déloger les réfugiés des salles de classe pour les loger dans les nouveaux sites construits d'avance et veuille à l'éducation des enfants avec un programme de récupération. Créer des centres professionnels de métiers pour les parents réfugiés pour qu'ils ne chôment pas. En attendant qu'ils rejoignent leurs villages, cela les apaiserait. Et comme l'administration a ses caprices, à tout bienfaiteurs de s'imprégner de ces cris d'alarmes des réfugiés du territoire de Beni et même de partout.





**Blaise Mukama,
Écrivain congolais**

Avec les wazalendo, une possible issue ? Entre espoir et perpetuelle desolation

La guerre à l'Est de la République Démocratique du Congo est vieille des filles et fils qui sont nés sous ses draps et qui, voici plusieurs décennies, se chauffent du froid de la misère, de la faim et de la soif, des nuits blanches, des exodes forcés,... bref du feu de l'enfer. Il sévit un enfer devenu familier à l'Est de la République Démocratique du Congo. Il suffit de jeter un oeil humain sur les conditions de vie des déplacés de guerre dans des camps des déplacés pour laisser couler un torrent des larmes et crier sur son propre sort, crier au secours dans le vide, dans le silence du Dieu ou des dieux libérateurs. N'est-il pas légitime pour un fils du Nord-Kivu et de l'Ituri de sortir ceci : "Où est Dieu quand on nous tue à Beni, à Kanyabayonga, à Ituri ?" à l'instar de la fameuse énigme du Dieu d'Auschwitz ?

On l'a dit et on ne se lassera de le dire : il y a une guerre sombre à l'Est de la RDCongo. Par "guerre sombre", entendre une guerre alimentée par une politique du mensonge, du déni de la vérité. Or paix est vérité et seule la vérité permet la réconciliation et la cohabitation. Quoi de plus que l'on peut souhaiter dans ce contexte de guerre permanente avec très peu d'espoir de voir un aurore de paix.

À l'Est de la République Démocratique du Congo, l'on est dans le mensonge, mensonge entretenu par des politiques traîtres, des leaders quelconques qui égarent leurs peuples, des députés peureux, des militaires sans courage, des fonctionnaires de l'Etat fatalistes pour qui tout est déjà pourri et que du coup il faut se contenter de ce qui peut encore nourrir sa panse. Partant, l'on signe des accords secrets (au

mépris d'un peuple souverain) que l'on ne sait pas assumer. Conséquence : le peuple se retrouve trop souvent transformé en jouet de la farce, en repas des lions dans des zoo des sarcophages. La réalité de la vie à l'Est d'un pays aussi beau que la République Démocratique du Congo est tellement répugnante que seules les images peuvent faire passer quelque message y relatif.

L'on est dans ce tour, dans ce jeu de passe-passe politicien où un peuple qui ne comprend rien et qui est à majorité analphabète est victime d'une démagogie sans nom. Ce faisant, le politique a ou est en train de transformer un peuple naturellement hospitalier en un peuple xénophobe rendant la cohabitation entre peuples difficile voire impossible. Ce qui se gèrerait dans la vérité, on le fait avec les armes. Et avec quelles armes, des armes infiltrées, une armée hybride chapeauté par des commandants rarement crédibles. Ce qui a amené le peuple congolais à désavouer son armée et au gouvernement de tenter de créer des structures paramilitaires censées incarner le patriotisme en vue de combattre aux côtés des FARDC. Ce sont les Wazalendo, des patriotes volontaires, sans formation militaire classique mais pleins d'envie de voir leur pays retrouver leur grandeur chantée dans l'hymne nationale.

Déployés sur la ligne des fronts aux côtés des FARDC, on les a vus dans un premier temps inspirer confiance avant que le flou ne s'installe avec la progression des rebelles. Tout ceci causé par le manque de bonne volonté politique. Comment justifier que dans un contexte de guerre où une bonne partie du territoire national est en souffrance, le militaire ou le mzalendo soit dépourvu de nourriture et de moyens de transport ?

Bref, l'on est dans le flou, dans le mensonge entretenu et voulu, dans l'égoïsme des uns pour la mort des autres. L'espoir qui naît aujourd'hui est vite étouffé. On le fait vite entrer dans la mafia. Ce qui, tant que ceci ne changera pas, laissera le pays dans une perpétuelle désolation.





Joël KOMANDA PENDANI, Licencié en Philosophie et étudiant en Sciences juridiques à l'Université de Lubumbashi.

La conscience de l'humanité : impératif pour une solidarité nationale et internationale

D'aucuns pourront affirmer qu'après les carnages observés de 1996 à 2000 et qu'avec la réunification du pays en 2002-2003, la guerre, au Congo, n'est restée qu'un ayant été. Après l'affrontement de Nyamwisi et de Bemba, la guerre au Grand-Kivu n'était plus que devenue un mythe, avant que cette région ne soit la cible d'un kidnapping et d'une boucherie humaine sans précédent. Pourtant, ce n'était là qu'une conception illusoire et confuse. Peut-être qu'une telle affirmation ne serait qu'une façon d'admonester ces peuples qui vivent dans le désespoir d'une situation au lendemain inconnu, pour qui la vie au quotidien est plus que devenue comme une sorte de chemin de croix aux stations plus ou moins longues ; un peuple à bout des larmes, des gémissements.

La paix observée depuis les temps de la réunification n'était qu'une prétendue paix, un armistice, ne dissimulant en elle que les grandes conspirations de notre malheur actuel.

C'est ici où l'on peut arriver à comprendre ce que les romains d'autrefois affirmaient : *Saepe sub nomine pacis bellum latet* (« Souvent sous le nom de la paix se cache la guerre »). Car, en réalité, l'ennemi se serait joué de notre espérance pour se métamorphoser plus tard à un monstre aux dents aiguës, cherchant à mordre tout ce qu'il rencontre à son passage. Ce fut, comme dira Matvejevitch, une « paix froide », un après-guerre aussi cruel que la guerre même. Nous sommes violentés, certes, nous devons l'affirmer. Des plus petites aux plus grandes échelles, est foulée aux pieds notre « humanité », *utu - umutu wetu*, comme on le dirait en langue swahili la plus parlée de l'Afrique.

Enquêtant sur l'histoire dans laquelle est encreée notre existence, devons-nous nous réaliser que nous sommes écartelés en même temps entre un passé angoissant, un présent exaspérant et un avenir incertain. De l'histoire du passé à l'histoire du présent, en dépit des vicissitudes, il nous importe de vivre encore, d'essayer de vivre, avec un constant regard vers l'avenir, vers des lendemains qui chantent. Au sombre ciel de notre temps, surgir en combattants, nous le devons, d'un cœur unanimement pur et intègre. En citoyens valeureux, en patriotes héroïques, en guerriers infatigables ; voici l'heure, elle est ven-

ue, elle est là, où nous devons, aujourd'hui ou jamais, combattre avec des forces invincibles.

Nous sommes, aujourd'hui, victimes des innombrables et indéfinissables crimes qui, malheureusement, nous réservent un futur incertain. Nos peurs se perpétuent, et peut-être à la merci de certains. Il n'y a rien qui puisse se passer sans raison, tout est en rapport avec tout. Aujourd'hui, avec la logique du consumérisme, nombreux sont ceux qui provoquent la peur et l'insécurité parmi les peuples pour en générer de gros capitaux. L'insécurité et la peur peuvent générer un gros capital marchand, et c'est le cas, concède Bauman. L'insécurité et la peur sont devenues, aujourd'hui, des atouts majeurs pour des intérêts commerciaux et politiques et ce, tant au niveau national qu'international.

Il est fort important de savoir ou de chercher à découvrir les mains qui seraient cachées derrière ce drame. Nous ne devons pas continuer à subir continuellement l'histoire, mais plutôt l'influencer par notre prise de conscience toujours renouvelée. Certes, le passé a fait de nous des victimes, mais nous revient cependant le rôle d'influencer le futur pour que les autres, ceux qui viendront après nous, ne soient pas aussi victimes de notre présent désastreux.

Voir la réalité en face, comprendre que l'on est conditionné à vivre une vie non vivable, celle dont la viabilité paraît gracieuse, reconnaître la dévalorisation de sa dignité et lutter stratégiquement pour sa reconquête, se reconnaître dans un cycle infernal des violences avec des coups de fouets, de gaz lacrymogène, de coup de feu, de décapitations, des larmes et des sangs, de fuites et de crainte au quotidien et sans issue ; confrontés à tout cela, mon peuple et ses leaders ont besoin de renforcer la solidarité nationale par la prise de conscience sérieuse pour se défaire d'une histoire aux mille blessures. Et puisque cette humanité déshumanisée dans la région orientale du Congo-Kinshasa est la même humanité chez l'homme de toujours et de partout, par-delà espace et temps, il y a aussi urgence d'une solidarité internationale qui s'impose par la conscience de l'humanité blessée.

Au demeurant, chaque conscience doit être avertie, afin de ne plus tomber dans ce que Hannah Arendt appelle la « banalité du mal ». Car, nous devons être conscients d'un fait : nous sommes responsables de nos actes et même de nos silences. C'est à cause du relativisme sur la saisie du mal, que notre monde mondialisé réduit à un village planétaire, est devenu le théâtre odieux de tous les maux en visage pluridimensionnel : jalousie, haine, égocentrisme, conflits, division, tuerie, assassinat, enlèvement, etc. Mieux vaut mourir debout que de mourir à genoux (Camus). L'histoire est entre nos mains, le changement est toujours possible. Le mal n'est jamais une fatalité.





Robert TSONGO, Assistant à l'Université Catholique du Congo

Les journées villes mortes qui tournent mal

La République Démocratique du Congo, dans sa partie orientale, fait face à une insécurité grandissante depuis trois décennies. Cette guerre, qui ressemble à une agression des pays voisins, a dramatiquement détérioré la situation sécuritaire et humanitaire dans cette région, causant la mort de plusieurs millions de Congolais.

Face à cette situation, les populations locales n'ont pas croisé les bras. Dans un premier temps, elles ont opté pour le déplacement, quittant leurs zones d'origine pour des zones réputées sécurisées. Cette stratégie, qui semblait efficace pour échapper aux tueries, a malheureusement montré ses limites, car l'ennemi parvenait à poursuivre ses victimes jusque dans leurs lieux de refuge. Ainsi, en second lieu, la population a choisi de résister.

Une des formes de cette résistance est l'organisation de "villes mortes" pour protester contre les exactions des rebelles et inciter le gouvernement congolais à trouver des solutions adéquates à ce problème persistant. Si la plupart de ces villes mortes sont pacifiques, certaines dégénèrent en scènes de violence inouïe. Dans cet article, nous répertorions quelques cas de villes mortes ayant mal tourné dans la ville de Butembo et proposons des pistes de réflexion pour encadrer les moyens de pression dans les provinces en crise sécuritaire.

Depuis 2014, les villes mortes sont devenues fréquentes dans la région du Grand Nord du Nord-Kivu. Ces mani-

festations entraînent parfois des altercations entre la police nationale congolaise et les manifestants, causant des pertes en vies humaines des deux côtés. En plus des décès, ces villes mortes entraînent l'arrestation de nombreux manifestants. Le 22 juillet 2022, une journée ville morte anti-Monusco a causé la mort d'une dizaine de civils. Dans d'autres circonstances, ce sont des agents des forces de l'ordre qui périssent, comme le commandant second en charge de la police administrative, Bavon Nzenze Lau, décédé des suites de ses blessures après des échauffourées le 12 août 2022 dans la même ville. Puisque la situation touche aussi bien les manifestants que les forces de l'ordre, quelles solutions peut-on envisager pour encadrer cette forme de pression populaire ? Les lignes qui suivent répondent à cette question.

Pour encadrer ces manifestations, il faut établir un dialogue permanent entre les autorités locales et les organisateurs des manifestations. Ce dialogue doit avoir pour but de comprendre les motivations des manifestants et de chercher des solutions pacifiques. Les organisateurs doivent respecter la procédure de manifestation en vigueur dans notre pays, notamment en suivant l'itinéraire de la marche. De leur côté, les forces de l'ordre doivent éviter le recours excessif à la force. Par dessus tout, le gouvernement congolais doit rétablir la sécurité dans cette partie du pays.





Alpha-Justin Maliro poète et écrivain congolais.

La nécessité d'une résistance civile

Les hivers, les tempêtes, les rafales, les orages, les tornades, les tonnerres, les foudres n'ont cessé de briser les réverbères et les étendards de la paix dans notre Afrique, dans notre pays, ... Sur les trottoirs de la mort, sur les sentiers du malheur, sur les rails du chagrin, sur les voûtes de l'incertitude, le destin d'un innocent peuple a chaviré. Entre les mains de nouveaux Néron César, de nouveaux Adolphe Hitler, les habitants de cette autre partie du monde ont été lancés en proies. Les griffes de ceux-là causent d'énormes dégâts sur le sol congolais : « la vie meurt et la mort vit ».

Les agressions accrues à l'Est de la République Démocratique du Congo, ce sont ces hivers, ces tempêtes, ces rafales, ces orages, ces tornades, ces tonnerres, ces foudres qui s'abattent contre le peuple, un peuple qu'on marginalise, un peuple dont la vie est massacrée : On voit le sang baigner le sol, où l'humain est condamné à vivre les monstruosité du monde, où le peuple est sans abri, où il est meurtri dans sa propre patrie ; laquelle patrie devenue un livre où on ne tourne que des pages noires. Et, on ne fait que s'apaiser de tristesse. Mais, au-delà cela, que faut-il faire ? Quelle stratégie faut-il mettre en vigueur ? C'est une problématique on ne peut plus préoccupante.

Cela dit, l'intrusion de nos voisins sur notre territoire mérite un maximum de résistance. Dès lors que cette guerre trouve du terrain et continue sa course en vive allure, qu'elle menace enfants, hommes et femmes ; qu'elle terrifie tout le monde, on ne doit plus baisser les bras. On doit lui résister. Ainsi faut-il une résistance civile.

En effet, la résistance civile sera alors un moyen permettant de lutter pour nos droits, notre liberté et notre justice, sans

avoir recours à la violence car, les populations qui s'engagent dans la résistance civile emploient diverses tactiques, comme des grèves, des boycotts, des manifestations de masse et d'autres actions encore, pour obtenir des changements sociaux, politiques et économiques.

Cela étant, cette lutte non-violente, cette action directe, ce pouvoir populaire, ce défi politique et cette mobilisation civile doivent nous pousser au dynamisme, à l'unité, à la cohésion, à la compréhension... S'unir pour agir contre l'oppression peut ébranler la loyauté portée au système en place car, plus le nombre de résistants s'accroît, plus il devient coûteux de faire fonctionner le système. C'est en ce sens que Mkhusele Jack a raison de dire : « *Le principal, dans la lutte, est d'attirer l'attention. Lutter seul dans son coin, où personne ne nous voit, c'est gaspiller son énergie. Quand on lutte, il faut attirer le maximum d'attention à sa cause.* » Ce qui revient à dire que la résistance se veut collective.

Pour tout dire, le peuple a tant souffert. Il lui faut un apaisement. Celui-ci lui viendra peut-être de la résistance aux bourreaux, ces inventeurs de la guerre qui sévit. Quelques principes essentiels au succès de cette résistance civile, redisons-le, sont l'unité, la planification et la discipline non-violente. L'unité mobilisera divers secteurs de la société en vue des objectifs atteignables. La planification est la séquence stratégique de campagnes et de tactiques prenant appui sur une analyse rigoureuse de la conjoncture et des occasions d'action. Cela implique également d'anticiper les possibles revers et de préparer différents plans alternatifs pour y remédier. Par contre, la violence a pour conséquence de réduire la participation citoyenne, de miner la légitimité du mouvement, d'affaiblir les appuis internationaux et de diminuer les chances de pouvoir ébranler la loyauté des secteurs acquis au régime. Il est donc essentiel que la discipline non-violente implique l'engagement stratégique de n'employer que des tactiques non-violentes. La légitime défense ne serait pas aussi du reste.



CE SACRIFICE QUI VAUT LA PEINE

Les balles crépitent
Les paysans fuient
Avec matelas et couvertures
Ou alors des nattes et draps de lit.

Car même dans le lieu d'exil
On espère obstinément
Pouvoir poser sa tête
Et jouir du droit de rêve.

Que pretend- t-on rêver
Dans sa propre nation
Dans la quelle on jouit par grace de Dieu
De l'hospitalité des familles d'accueil?

A défaut de l'hospitalité
Alors d'une petite hute
Dans les camps de réfugiés
Où la dignité humaine n'est pas du vocabulaire courant.

Malgré les efforts de qui,
Investi du mandat International
Pour aider les sans abris
Victimes de l'insecurité.

Oui, parlons d'insécurité
Car en ce qui concerne RD Congo
Et d'autres pays d'Afrique
c'est le concept qui arrange.

Il arrange les dirigeants
Il arrange la communauté internationale
Qui représente toutes les nations
Unies pour la stabilité du monde.

Unie aussi par les intérêts
Qui quelques fois précèdent
La dignité humaine de certains
Malgré la connaissance de la charte des droits de l'homme.

C'est facile de s'accuser mutuellement
Pour qui a plus de reponsabilité
Dans une guerre comme celle della RD Congo
Où mort et vie sont plus amis que jamais.

Mais la mort n'est seulement pas le martyr rouge
C'est aussi le sang des vivants
Qui fuyant les atrocités
Pensent n'avoir plus rien à perdre.

Rien a perdre: même pas la vie
Qui est jour et nuit menacée
Par l'ennemi et par l'allié
Par le proche et par le lointain

On sait bien qu'en cas de guerre
Le belligérant cherche l'ennemi
Mais la population est en quete d'une seule chose:
Trouver un ilot de serennité et de paix.

En cas de guerre qui accuser?

Forse qui se défend?
Forse qui agresse?
Ou le peuple qui n'y comprend rien?

Le massacre des innocents continue
Comme aux temps d'Hèrode fut le cas
Tant d'enfants sevrés de leurs mères
Sous l'épée de la haine et de la méchanceté.

Et qui défend son territoire
Subit le sort des traîtres
Condannation et humiliation
Au champs de bataille comme en justice.

Il serait si simple et compréhensible
Faire espérience de la disette
Et conclure sans nombreux théorèmes
Qu'un sac vidé ne tient pas debout.

Même un patriote non encouragé
Affammé et assoiffé
Voyant l'ennemi venir
Ne peut que sauver sa peau.

Pas pour trahir sa nation
Mais dans l'espoir que tout aussi tôt
Après s'etre bien nourri
Affronte l'ennemi avec courage.

Sans accuser ni suspecter
Qui dirige ou qui comande
Les troupes ou la nation
Soyez humains et tolérants.

Car qui dirige de son bureau
Est comme l'oiseau
Qui envoie sa nichée
Voler aux horizons lointains.

Pour lui tout est bien facile et clair,
mais l'expérience des vents contraires
non prévus par dans le schéma
les affronte seulement qui vole.

Continuons tout de meme à voler
Malgré les vents et ouragans
Qui nous menacent de toute part
Surtout des amis dit de longues dates.

Ce ciel est au dessus d'une terre
Elle même au dessus du sous-sol
Qui nous ont été donnés par le créateur
Hérité de nos aieux
Au prix de la sueur de leur front.

Acceptant humiliation et dérision
Esclavage et traite inhumaine
Qui rendent plus précieux ce trésor
Que nous défendront jusqu'au sang.

Dom KASERKA TAGHUNZA DIEU-DONNE





SOPHIE MASIVI

Les déplacés qui ne savent pas à quel saint se vouer

Au cœur de l'Est, dans la terre meurtrie,
Les déplacés errent, cherchant un abri.
Leurs yeux éteints, remplis de douleur,
Ils ne savent plus à quel saint se vouer.

Les guerres incessantes, la violence déchaînée,
Ont transformé leur vie en une triste destinée.
Les maisons détruites, les villages en ruines,
La paix échappant à leurs mains démunies.

Dans l'ombre des montagnes, ils cherchent refuge,
Fuyant les horreurs, la terreur qui submerge.
Leurs pas hésitants, leur courage brisé,
Ils portent le fardeau de leur vie ébranlée.

Les enfants innocents, privés de leur insouciance,
Ont vu trop tôt les ravages de la violence.
Leurs rires étouffés, leurs jeux oubliés,
Leur avenir volé, dans l'horreur piégé.

Mais malgré les épreuves, la souffrance endurée,
L'espoir brille encore, dans leur cœur enflammé.
Ils se serrent les uns contre les autres,
Unis dans la douleur, solidaires malgré tout.

À travers les larmes, une lueur d'espoir apparaît,
Car leur résilience ne peut être éteinte jamais.

Leur force intérieure, leur volonté de survivre,
Brave les ténèbres, pour un avenir à construire.

Alors, que le monde entende leur cri silencieux,
Que chaque voix se lève pour eux, précieux.
Que la paix se répande dans l'Est tourmenté,
Pour que plus jamais, ils ne sachent à quel saint se vouer.





Baba N'diaye

Je raconte

La guerre déshumanise

C'est un bien triste récit que je m'en vais vous raconter et qui est basé sur une histoire réelle, dans un pays d'Afrique de l'ouest !

C'était une file d'une trentaine d'âmes, marchant silencieusement, sursautant au moindre petit bruit dans la brousse et la brume tombant.

Depuis l'aube, ils marchaient dans les champs de maïs, dans les hautes herbes, se courbant et se couchant au sol au moindre écho apporté par le vent qui soufflait dans les épis secs de maïs ou de mil.

Ils fuyaient la bataille qui faisait rage au nord du pays entre l'armée régulière et un groupe de rebelles.

La veille, des hommes lourdement armés avaient fait irruption dans le village, violant les femmes et tuant les hommes qu'ils soupçonnaient de collaborer avec l'ennemi.

Rien n'avait échappé à leur furie ; maigre nourriture, argent, bétail, ils avaient tout emporté avec eux en repartant.

Pris d'une rage inexplicable, un des assaillants, un jeune garçon tout juste sorti de l'adolescence, avait mis le feu aux cases pour se détendre. Buvant au goulot d'une bouteille d'eau de vie, il menaçait de griller quelques vieilles femmes, parce qu'il ne pouvait pas les violer.

Ils avaient promis de revenir et de tous les tuer la prochaine fois !

Il fallait donc quitter au plus vite le village et partir vers une grande ville où ils seraient peut-être en sécurité.

Ils étaient donc partis à l'aube cherchant à rejoindre un site de recasement où ils seraient parqués comme des

animaux, mais au moins ils seraient en sécurité.

C'était mieux que de se faire violer ou griller par un gamin ivre ou drogué, tenant dans la main une arme de guerre dont il ne savait rien, sauf appuyer sur la gâchette.

Mais hélas, ils n'arrivèrent jamais à destination.

Ils tombèrent dans une embuscade au bord d'une paisible petite rivière. Une rafale de mitrailleuse les coucha sur l'herbe fraîche, leur sang coula, rougissant l'eau du sang innocent de femmes, d'enfants portés au dos et de vieillards.

Les corps emportés par l'eau firent la joie des poissons, alors que le silence retombait dans la savane, entrecoupé par le rire de jeunes garçons déshumanisés se saoulant à l'alcool local et tirant furieusement sur des joints de l'herbe qui tue.

Ils venaient de tuer sans aucune raison d'innocentes personnes qui n'avaient rien à voir dans le conflit ! La guerre avait arraché le peu d'humanité qu'ils avaient en eux et ils étaient devenus des bêtes sauvages sans aucune conscience.

Dans une guerre nous sommes tous perdants, vainqueurs ou vaincus ; la guerre nous vole notre humanité !

Pendant ce temps, loin du théâtre des guerres, à l'autre bout du monde, des hommes buvant du champagne, se frottent les mains pour les bonnes affaires et les opérations de vente d'armes !

Ces armes qui servent à tuer nos frères et sœurs, servent à enrichir des hommes qui sont à l'autre bout du monde.

Le trafic d'armes est florissant en Afrique ; les génocides, les guerres tribales, guerres ethniques et autres bêtises rapportent des montagnes de dollars aux marchands de la mort !

Mais si des frères trouvent génial de s'entretuer, de se massacrer, alors il n'y a aucun scrupule à leur fournir les moyens de le faire !

Voilà où en est mon Afrique.



Cher frère Victoire Simuva,

Ton nom dit que tu n'es pas peureux. Il y a sérieusement besoin de cette vertu, car la Victoire que tu es et dont cette mission que l'Eglise te confie dépend, requiert que tu sois fort. Tu vas être diacre, serviteur des autres, puisque tu l'as certes choisi, mais surtout parce que le monde a tellement faim d'hommes vertueux qui se donnent à manger gratuitement, et que c'est toi que le Christ de Dieu a choisi pour être ce pain efficace à la grande faim du monde.

Ne l'oublie pas, mon frère : le monde a plus besoin d'espérance active que de discours bien figolés mais vides de pain. Toujours est-il que tu t'es toi-même mis à la suite de ce précieux Christ qui est venu, non pour être servi mais pour servir et donner sa vie en rançon pour la multitude... Bénédiction à toi et heureux ministère diaconal, Révérend Diacre Victoire.



COMITE DE RÉDACTION

Rédacteur en Chef : Augustin KAKINE AURELE

+243 813 509 833

Equipe de rédaction : Blaise MUKAMA

E-mail: revuemensuellejecrisjecrie@gmail.com

Sophie MASIVI

Furaha APIPAWE

LA FORCE D'ESPÉRER

Poèmes

AUGUSTIN KAKINE AURÈLE

Secrétaire : Blaise MUKAMA

Design & conception : Victoire SIMUVA, Scj



Éditions
Stellamaris

Publication : Sophie MASIVI

Furaha APIPAWE

Conseillers : Yanick NZANZU MALIRO, Scj

Germain SIRIKIVUYA, Scj

Bienvenu KAVIRI, Scj

Pour soutenir la Revue veuillez contacter:

Contact tel: +237 657 288 825; +243 971 010 521;

J'écris,



je crie !